phie des *Triumphi* dans la série d'estampes de Maerten van Heemskerck ». Aucun des trois co-signataires de l'avant propos n'a donné d'article.

Cet ensemble peut susciter chez le lecteur une certaine déception, non que la qualité des articles soit en cause : ils sont riches de contenu chacun à sa manière. Mais le titre du livre suggère une synthèse sur la bibliothèque de Pétrarque, et on a en réalité une juxtaposition d'études ponctuelles. Et, sans doute parce qu'ils ont déjà fourni matière à de nombreuses pages (dues à Pierre de Nolhac, Remigio Sabbadini, Giuseppe Billanovich et quelques autres), les auteurs qui ont exercé la plus grande influence sur Pétrarque ne sont pas examinés ici. Ainsi on ne trouvera rien (sinon de façon annexe) sur Virgile, Cicéron (désormais on dispose du beau livre de Laure Hermand-Schebat, *Pétrarque épistolier et Cicéron : étude d'une filiation*, Paris, PUPS, 2011) ni Augustin. Peut-être une bibliographie générale, reprenant les principales publications sur les lectures de Pétrarque, ou un avant-propos plus développé essayant une synthèse sur la question, eussent-ils pu pour de partie pallier ces manques. Ajoutons que certaines contributions ne répondent qu'au sous-titre et paraissent à la marge du sujet. Bref, tel quel, un ouvrage intéressant mais qui laisse un peu sur sa faim ; les pétrarquisants le liront néanmoins pour plusieurs articles remarquables par la largeur de leurs perspectives.

Étienne Wolff.

Latin de la Renaissance à nos jours

Perrine Galand, † Fernand Hallyn, Carlos Lévy & Wim Verbaal (dir.), *Quintilien ancien et moderne* (Collection « Latinitates », n° 3) : Turnhout, Brepols, 2010, 576 pages.

Les organisateurs du colloque de Gand dont le présent volume constitue les actes voulaient illustrer le rayonnement de Quintilien. La première partie est consacrée à l'antiquité et étudie les rapports du rhéteur latin avec ses prédécesseurs et ses collègues. Gualterio Calboli analyse sa position sur la pratique des déclamations, entre virtuosité et ostentation. Pierre Chiron met les principes de l'exorde exposés dans l'*Institution oratoire* en parallèle avec la tradition empirique et sophistique grecque pour faire ressortir la « hauteur » de vue de Quintilien. Maria Silvana Celentano montre ce que Quintilien doit à Cicéron en ce qui concerne les conseils techniques d'écriture. Gabriella Moretti analyse comment l'*Institution oratoire* décrit et critique une tradition de la mise en scène pathétique et de l'utilisation des objets pour créer l'*enargeia* ; les chrétiens récupèreront cette tradition pour leur liturgie et leur prédication. Carlos Lévy réfléchit sur la présence des philosophes dans l'*Institution oratoire* par comparaison avec l'œuvre de Cicéron. Ida Gilda Mastrorosa étudie les emprunts de Pline le Jeune à Quintilien et son interprétation de l'idéal du *uir bonus dicendi peritus*.

La seconde partie est consacrée à la réception du rhéteur latin au Moyen Âge et à la Renaissance. Wim Verbaal s'attache aux rapports entre Jean de Salisbury et Quintilien. Alain de Lille, lui, comme le montre Florent Rouillé, considère Quintilien comme un sophiste qui use de la rhétorique sans le contrôle de la raison. Selon Laure Hermand-Schebat, Quintilien, avec Sénèque, a pesé sur la théorie de l'imitation-innutrition développée par Pétrarque. John Nassichuk souligne la

liberté avec laquelle le premier livre de l'*Institution oratoire* est imité dans les traités pédagogiques du premier Quattrocento. Mariangela Regoliosi insiste sur l'influence de Quintilien sur tous les aspects de la réflexion de Lorenzo Valla (conception de la langue, révision du langage philosophique, argumentation rhétorique, conception de la tradition et de la traduction). Avec Marc van der Poel, c'est la conception de la déclamation chez Érasme qui se trouve éclairée par l'*Institution oratoire*. Jean Céard analyse le travail philologique et éditorial de l'imprimeur Josse Bade dans son édition de l'*Institution oratoire*. Avec Perrine Galand, on passe à l'influence de Quintilien sur les premiers traités latins de poétique à la Renaissance. Virginie Leroux analyse la postérité du canon poétique du livre X de l'*Institution oratoire* dans les poétiques latines de la Renaissance (1486-1561), avec plusieurs tableaux fort utiles (jugements de Crinito, Vadian, Giraldi, Muret et Scaliger sur Tibulle et Properce ; classement des genres et des auteurs chez Quintilien, Diomède, Politien et Fonzio). Comme le montre Jean Lecointe, Ramus critique Quintilien comme « figure accomplie d'une rhétorique perverse ».

La troisième partie s'avance jusqu'à l'âge classique. Giovanni Baffetti initie une vaste étude à poursuivre sur ce que la pédagogie et la rhétorique jésuites doivent à Quintilien. Emmanuel Bury établit à partir de Vaugelas, Guez de Balzac et Bouhours la place centrale de l'*Institution oratoire* dans la constitution de la culture classique et Sophie Conte examine son influence sur les rhétoriques ecclésiastiques post-tridentines, avec de très utiles tableaux sur la présence de l'*Institution oratoire* chez A. Valier, L. de Grenade, D. Valadès, L. Carbone et C. Reggio. Christophe Gutbub prend le cas particulier de Pierre de Deimier (1610) dans sa lecture des rapports entre « invention » et « imitation » chez Quintilien. Alexander Roose met en lumière la proximité d'esprit entre Quintilien et François de La Mothe le Vayer, précepteur du duc d'Anjou. C'est aux rapports entre rhétorique et peinture que s'est intéressé le regretté Fernand Hallyn, en montrant comment les traités sur l'art pictural de Roger de Piles s'inspirent de l'expression rhétorique des passions : le tableau devient une réalité « passionnée et passionnante » selon les normes de Quintilien (*Inst.* 6,2,7) relu dans une perspective baroque. Francis Goyet étudie les figures de pensée comme unités minimales pour construire un discours chez Cicéron, Quintilien et les théoriciens de l'âge classique. Et, pour finir, c'est à propos de la notion de « clarté » que Volker Kapp met en évidence le rôle d'« architexte » de l'*Institution oratoire* dans les débats de l'âge classique. Puisse ce rapide compte rendu donner une idée de la richesse de ce beau volume ! Je regrette seulement l'absence d'index : dans ce type d'ouvrage un index des auteurs (avec, dans l'idéal, celui des passages cités) valorise les études rassemblées et facilite leur consultation.

Jean-Louis Charlet.

Virginie Leroux (dir.), *La mythologie classique dans la littérature néo-latine. En hommage à Geneviève et Guy Demerson* (Collection « *Erga*, Littératures et représentations de l'Antiquité et du Moyen Âge », n° 12) : Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2011, 524 pages.

En l'honneur de Geneviève et Guy Demerson, la Société Française d'Études Néo-Latines, devenue en 2006 Société Française d'Études Médio- et Néo-Latines, avait décidé de consacrer son troisième congrès (Clermont-Ferrand, 12-14 avril 2005) à la réception de la mythologie classique dans la littérature néo-latine. Après un éloge en vers français (Ode) par Jean Vignes, une épigramme épidictique en

hendécasyllabes phaléciens par Virginie Leroux et la bibliographie des deux savants honorés (p. 13-27), les travaux du colloque sont présentés par Virginie Leroux (p. 31-42). Sous le titre de « Lectures de la mythologie antique » (chapitre 1), Simone Viarre examine le décryptage des allusions mythologiques de Properce dans le commentaire de Philippe Béroalde publié à Bologne en 1486-87. Laurence Boulègue étudie un exemple d'interprétation allégorique du mythe dans le *Commentaire sur le* Banquet *de Platon* de Marsile Ficin : Narcisse représente l'âme qui ne se connaît pas et s'oublie dans le monde matériel. Philippe Ford s'est attaché aux différentes formes de réception d'un mythe homérique, l'adultère d'Arès et Aphrodite, dans la littérature néo-latine du XVI^e^ siècle, alors que John Nassichuk analyse une pièce particulière de ce dossier, l'élégie *De Marte et Venere Cupidinis telo vulneratis* de Des Masures. Pour illustrer la réception d'Apulée à l'époque humaniste, Francisco Javier Escobar Borrego étudie le mythe de Psyché et Cupidon dans l'humanisme espagnol, vernaculaire et latin, sans oublier les arts plastiques. Virginie Leroux a choisi de montrer la place de la mythologie classique dans la *Poétique* de Jules-César Scaliger, où elle est à la fois objet de prescriptions, critère d'appréciation et ornement du discours ; c'est au mythe archétypal qu'il donne le prix.

Le deuxième chapitre explore les « Enjeux épidictiques et encomiastiques » de la mythologie antique. Sandra Provini montre les liens entre mythe et historiographie dans l'épopée que Fausto Andrelini a écrite sur l'expédition militaire en Italie de Charles VIII (*De Neapolitana Fornoviensique Victoria*). Dans les *Nugae* de Nicolas Bourbon qui marie culture antique et foi chrétienne, comme l'a établi Sylvie Laigneau-Fontaine, la mythologie emblématise la poétique ou sert à des fins encomiastiques en louant François I^er^, qui ramène l'âge d'or. Étienne Dolet, lui, sépare les mythes païens des représentations chrétiennes, mais, selon Catherine Langlois-Pézeret, utilise les *exempla* mythologiques comme miroir de son écriture poétique et comme moyen d'expression de ses convictions politiques et parfois métaphysiques. Nathalie Catellani-Dufrêne montre comment les figures féminines de la mythologie concourent au projet épidictique des *Icones* de George Buchanan et représentent sa réflexion métapoétique. À propos de la tragédie *Jephté* du même Buchanan, Carine Ferradou met en évidence une synthèse entre un modèle tragique antique (l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide traduite en latin par Érasme), la poésie latine païenne et chrétienne et un sujet biblique dont l'interprétation fait alors débat. C'est encore une lecture épidictique d'allégories (*Natura* et *Urania*) qu'a présentée Aline Smeesters à propos d'un *genethliacon* de J. Wallius (1652).

Le troisième chapitre est centré sur la création de « Mythes intimes ». Évrard Delbey, à partir de l'intertextualité de la mythologie des *Héroïdes* dans l'*Historia de duobus amantibus* d'Enea Silvio Piccolomini, oppose la tentation du mythe élégiaque du grand amour chez Lucrèce au désamorçage du pathos par Euryale. Le grand poète napolitain Pontano a été abordé de deux points de vue : les métamorphoses végétales avec Hélène Casanova-Robin, qui montre l'effacement du matériau antique devant la *phantasia* personnelle ; et la domestication de la mythologie classique par la réalité familière, affective, érotique et géographique ainsi que la création de nouvelles figures mythologiques avec Donatella Coppini. L'analyse de Brigitte Gauvin montre que Fracastor enracine dans les mythes antiques les mythes qu'il invente pour expliquer l'origine des deux remèdes pour soigner la maladie qui prendra le nom de son berger *Syphilis* (*siue de morbo Gallico*). Chez Jean Salmon Macrin, comme chez Pontano, la mythologie est un langage privé qui s'ancre dans la réalité : Perrine Galand-Hallyn met en évidence sa lecture personnelle et créative des mythes. Jean Vignes s'interroge sur la figure de Pan (allégorie

de la nature, emblème de son inspiration, voire du poète lui-même) dans la poésie de Jean-Antoine de Baïf, en particulier dans l'idylle *Medanis*, plusieurs églogues et l'*Hymne de Pan* ; cette contribution pose un problème qui mériterait une étude approfondie : celui du paganisme à la Renaissance.

Avec le quatrième chapitre, on passe aux « Arts figurés ». Martine Furno confronte le mythe fondateur de la peinture dans le *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile (II,24 : Gygès) avec celui qu'Alberti avait forgé dans le *De pictura* (II,26 : Narcisse inventeur de la peinture). Ce sont les représentations d'Hercule en Italie, modèle pour les princes du *Quattrocento*, qu'étudie Jean Lacroix : Hercule au repos et Hercule au combat. Ginette Vagenheim, elle, s'est concentrée sur la figure d'Hercule dans les *Antichità romane* de Pirro Ligorio en faisant apparaître ses falsifications ; l'iconographie inventée par Ligorio s'est épanouie dans les traités de botanique de l'âge baroque. Émilie Seris montre comment les enluminures de Fouquet pour la traduction par Laurent de Premierfait de l'épisode de la mort de Didon dans le *De casibus* de Boccace reviennent à la tradition virgilienne (avec peut-être une allusion à la mort de Jeanne d'Arc), alors que Boccace et son traducteur présentaient une *Dido pudica* selon la tradition patristique.

Enfin, en guise de cinquième chapitre, Francisco Javier Escobar Borrego et Saulo Neiva présentent chacun un panorama bibliographique des lettres néo-latines respectivement en Espagne et au Portugal. La conclusion est revenue à Nathalie Dauvois qui souligne la modernité des textes néo-latins, lieux de renouvellement de la tradition (ici mythologique) latine. Un index des noms propres, y compris les personnifications (12 pages), facilite la consultation d'un ouvrage intelligemment pluridisciplinaire : le dialogue entre (néo-) latinistes et modernistes ne peut être que fécond.

Jean-Louis Charlet.

Yvan Loskoutoff, *Rome des Césars, Rome des Papes ; La propagande du cardinal Mazarin* (Bibliothèque d'Histoire Moderne et Contemporaine) : Paris, Honoré Champion, 2007, 741 pages, ill.

Bon élève des Jésuites romains et admirable connaisseur de la cour d'Urbain VIII, Giulio Mazzarini était rompu aux méthodes modernes de propagande, et savait tout des mécanismes de l'autocélébration. Ces méthodes et ces mécanismes, Yvan Loskoutoff montre avec bonheur comment il sut les adapter à un contexte différent, la France aristocratique du milieu du XVII^e^ siècle. Le matériau à sa disposition et à celle de ses thuriféraires avait été préparé par une Renaissance qui, à travers la mode de l'emblème, avait poussé très loin le souci (voire la manie) de l'allégorisation de ce que l'on croyait alors connaître de l'Antiquité, et la France y avait déjà largement puisé de quoi chanter la gloire de François I^er^ ou de Richelieu. Mais l'originalité du livre d'Y. Loskoutoff est de donner le sentiment, de la part de Mazarin, d'une entreprise raisonnée voire méthodique, appuyée sur des supports à l'efficacité déjà bien éprouvée : l'héraldique, où la Justice l'emporte sur la Prudence, dangereusement contaminée par les tenants de Machiavel, le blason, l'art de la monnaie, la devise, forme brève par excellence, et pour laquelle Mazarin avait, de l'aveu même du Père Ménestrier, le maître du genre, un goût tout particulier. Cela pour célébrer les réussites (victoire sur la Fronde, paix des Pyrénées) et les étapes (nomination au Conseil du roi, désignation comme surintendant de l'éducation royale) de la carrière d'un héros de modeste origine dont il fallut réinventer la naissance (évidemment romaine) et réorganiser l'ascendance, forcément noble (toutes fictions sérieusement malmenées par la Fronde !). C'est en effet

un vrai héros qu'il s'agit de célébrer, en en dessinant la silhouette d'après des figures antiques dont la force allégorique n'est plus alors à démontrer en France : *Jules* Mazarin, c'est évidemment César, ou bien Auguste, mais c'est aussi Hercule, c'est Atlas, c'est Apollon Musagète ! Cette héroïsation fait l'objet ici d'une enquête sérieuse, appuyée sur une érudition de bon aloi, et guidée, surtout, par le souci de montrer, par-delà l'anecdote, la cohérence de la propagande organisée autour de la personne de Mazarin (p. 617 : « Depuis le début de la carrière du cardinal jusqu'à sa fin, sans s'astreindre à suivre l'actualité, les thuriféraires veillèrent à relier entre elles les composantes de leur discours, créant ainsi la cohérence d'une image encomiastique qui ne devait sa densité qu'à elle-même »). C'est qu'il convient d'éviter, à suivre Loskoutoff, le piège de voir dans cette propagande la simple *translatio* dans la culture française de cette Renaissance des lettres (*Renovatio litterarum*) amorcée à Rome, depuis Trente, dans l'optique des vastes projets impliqués par la Contre-Réforme. Mazarin ne s'entendit en effet ni avec Innocent X Pamphili ni avec Alexandre VII et s'opposa même à la papauté lors de la conclusion de la paix d'Espagne. Son ambition pour la France, dont sa propagande était l'image figurée, transcendait donc les contingences politiques du temps, et ce livre permettra au latiniste de se faire une idée précise des constructions que permettait la lecture politique de la culture ancienne, au moment même où cette culture se faisait *classique*.

Jean-Yves Boriaud.

Mélanges et Recueils divers

† Ferruccio Bertini, Inusitata uerba. *Studi di lessicografia latina raccolti in occasione del suo settantesimo compleanno da Paolo Gatti e Caterina Mordeglia* (Collection « Labirinti », nº 133) : Trente, Università di Trento, 2011, 332 pages.

La précieuse collection *Labirinti* rassemble ici commodément quatorze articles publiés entre 1968 et 2009 par le fondateur et grand spécialiste des « *Études sur Nonius* », avec une présentation de Jean-Louis Charlet qui, comme notre collègue italien, ne borne pas son intérêt à l'Antiquité tardive, mais se soucie du *Fortleben* médiéval et humaniste de la lexicographie et des lettres latines.

Nous disons bien lettres, et non seulement lexicographie : certes, Nonius est la source essentielle de la lexicographie latine tardive, lui qui a rassemblé dans sa *Compendiosa doctrina* miraculeusement conservée tant de citations d'auteurs et d'œuvres sans cela disparus entièrement ; mais ce lexicographe était aussi un grammairien exploitant directement ses sources, soucieux de préserver le contexte minimal dans lequel apparaissaient les formes qu'il relevait — cette attitude ne traduit-elle pas déjà un goût littéraire absent des compilateurs plus tardifs, avec lesquels il serait dommage de confondre Nonius ? — si bien que son texte, dans la mesure où il est correct, est un témoignage très valable de ce qu'on lisait et comprenait de son temps : cette pétition de principe fonde le premier article de Ferruccio Bertini, « Errori nella tradizione manoscritta della *Compendiosa doctrina* », celui qui inaugura la série génoise des *Studi noniani*. La conclusion, développée sur près de quarante année, tant elle était féconde, est que les listes d'écarts avec les textes littéraires, dans le texte procuré par Lindsay à partir de la seule tradition manuscrite française, méritent d'être confrontées aux traditions littéraires directes, quand elles existent (tel est l'objet de l'article « Nonio, un passo